

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :  
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.  
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## SOCIALISME ET ANARCHIE

### « FRÈRES ENNEMIS »

La haine apparente et réciproque qui anime anarchistes et communistes, s'est-on demandé ce qui la détermine ? Pour que nul apaisement ne se puisse faire, pour que toute entente soit rendue impossible, il n'échappe à personne que les motifs du conflit doivent être bien puissants. Mais où résident-ils ? Est-ce en des dissensions de tendances ou un compromis équivoque pourrait, si on dissipe, du moins atténuer en une large mesure ? Non. Est-ce donc en des rivalités de chapelle ou de boutique, en des questions de prééminence sur le mouvement social, en des antagonismes d'intérêts ou d'ambitions ? Pas davantage. L'attitude des anarchistes prouve qu'ils sont désintéressés. Ils ne rêvent pas de substituer leurs personnes aux forces de l'évolution ; ils n'aspirent pas à diriger le mouvement ascendant des classes prolétariennes. Leur seule ambition — et elle est noble — serait d'assurer le triomphe de ce qu'ils considèrent comme la vérité sur le Mensonge et l'Erreur. Leur psychologie si bien scrutée par Hamon, leur morale si magnifiquement exposée par Kropotkine, repousse loin d'eux tout soupçon de duplicité. Dès lors, pour connaître l'origine et la cause du conflit, dont nous parlons, il importe d'approfondir les idées, de confronter les doctrines. La seule façon de découvrir les incompatibilités, les antinomies irréductibles qui rendent illusoire jusqu'à l'absurde, toute espérance de rapprochement.

En son ampleur philosophique, l'anarchisme procède d'une méthode à la fois déductive et intuitive, analytique et synthétique, allant de l'effet à la cause et inversant, du sommet à la base, du composé au composant et vice-versa, ne concluant jamais qu'à posteriori.

Le socialisme, en la formule « scientifique », que lui donnent ses grands préteurs, procède de la déduction unilatérale et dogmatique dans laquelle, arbitrairement, se casent des faits qui, avec leurs contingences propres, contredisent le système.

Dans l'anarchisme règne l'atmosphère vivifiante du libre examen, la plus large intuition de l'histoire et de la Vie. La doctrine socialiste, au contraire, donne l'impression de la sécheresse, de l'aridité. Les compartiments rigides qu'elle offre à la classification des phénomènes, la rigueur de ses jugements rectilignes, mathématiques, ses tendances à l'absolu, lui procurent l'aspect d'une religion d'Église ou d'État, hors de laquelle il n'est ni vérité ni salut. L'esprit humain est mal à l'aise en ce milieu dénué de souplesse et d'horizons. Une telle doctrine qui a recours au dogme pour se fixer, aboutit fatalement à l'autoritarisme. Que dis-je, elle est autoritaire en son essence, en ses moyens. Et c'est contre ce vice rhéorique du socialisme dit scientifique que les anarchistes — amants fanatiques de la liberté au dire de Bakounine — s'insurgent et s'insurgent. Une passion les anime, une force les soulève, un instinct profond les agite contre tout ce qui a recours à l'autorité ou pour se fonder ou pour dominer. La protestation anarchiste n'est pas particulière à l'une ou l'autre forme d'autorité, à l'une ou l'autre caste : elle s'applique à toutes, indistinctement. Tant que nous restons dans le domaine des abstractions, des doctrines, des systèmes, notre protestation intérieure suffit. Mais, quand en vertu de ces abstractions, telle caste, caste, classe, parti, État-major, Église ou État appesantissent son joug sur nous, nous nous rebellons nécessairement. Les actes appellent les actes.

Lorsque des communistes nous sermonent et nous prêchent le désarmement, jamais efforts ne furent plus vains. Ces braves gens, dont les intentions peuvent être très pures, ne considèrent pas que pour désarmer, deux choses seraient nécessaires, dont l'une au moins indispensable. Il faudrait que nous, anarchistes, nous abdiquions le sentiment de liberté individuelle, que nous ayons fort développé : autant demander notre suicide. Ou bien il faudrait que les communistes, ayant purgé leurs doctrines de tout dogme et de toute autorité se missent à pratiquer des mœurs sincèrement libertaires, qui concilieraient toutes choses. Or, si nous constatons que nombre de communistes font l'effort de pensée suffisant pour venir à nous, que d'autres, plus nombreux, entendent agiter notre idéal, mais restent « dans le Parti » par esprit d'opportunisme ou par tactique — gens avec lesquels, d'ailleurs, nous ne faisons point trop mauvais ménage — les chefs communistes (qui s'oublient parfois jusqu'à faire d'importantes emprunts théoriques à l'Anarchie), manifestent, dans toutes les circonstances de leur vie publique, la plus sectaire intransigence. Ces hommes nous apparaissent comme un danger, un obstacle pour notre libé-

ration. Leurs inconséquences, leur illogisme, l'écart énorme qui existe si souvent entre leurs principes et leurs agissements, nous les font considérer comme des ennemis et des pires. Nous connaissons les maux qu'ils ont causés. A les observer de près il semble bien, du reste, que les principes dont ils se servent sont le paravent d'appétits insoufflés. Le plus clair de leur philosophie, ils le tirent de leurs propres actes, à la manière des Casuistes de la Compagnie de Jésus. Au demeurant leur qualité de pontifes les place hors de discussion. Ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils jugent bon d'interpréter tel chapitre de l'Évangile en faveur de leurs agissements.

Ceux qui nous font grief de combattre, avec des armes loyales, les chefs collectivistes — fermant les yeux sur la déloyauté des procédés dont nous sommes victimes en retour — ceux qui déplorent notre critique acerbe, et nous exhortent, dans l'intérêt de la propagande, à changer de voie, témoignent par là qu'ils nous connaissent bien mal. Si nous comprenions mieux, ils s'abstiendraient de nous demander l'impossible. Dans leur ignorance des raisons préemptives sus-exposées, ils devraient pourtant penser que toute action engendre inéluctablement une réaction de même ordre. Nous sommes, vis-à-vis des collectivistes autoritaires, des réagisseurs. Nous réagissons envers eux avec la même tenacité qu'envers la tyrannie bourgeoise. Une force d'opposition considérable se dégage des organisations dites « communistes ». Notre lutte contre elles n'est qu'un aspect parcellaire de notre résistance d'hommes libres à toute tyrannie majoritaire ou dictatoriale. La stupidité des masses embrigadées nous paraît immense, quelle que soit la cocarde distincte de ces bergers, et la sclérose des gouvernants, de tous les gouvernants, ne nous est pas douteuse. De ce que les chefs communistes s'attaquent au Pouvoir Bourgeois (dans le but d'y substituer, l'État populaire dont ils auront les rênes en main), il ne s'en suit pas que nous devions déposer nos griefs. Luther attaquait la Papauté, mais c'était pour devenir Pape de l'Église Réformée. Les Anabaptistes de Munster, ces anarchistes de la Réforme, entrèrent en lutte contre lui. Alors, comme au sein de la Grande Internationale et comme de nos jours, c'est toujours le même instinct libertaire, le même tempérament antiautoritaire qui se lève avec l'Autorité. Le conflit est dominant. Il n'appartient à personne de l'éluder ou de le nier. Toutes les sollicitations dans le sens d'une entente, d'un « désarmement » ne peuvent qu'échouer. Si elles durent systématiquement, elles ne peuvent qu'irriter les susceptibilités, qu'exaspérer les haines. C'est en effet, ce que l'on constate présentement en France.

RHILLON.

## LE PEREGRIN

N'ayant pu saisir le pouvoir suprême qu'il convoitait, le « Vieux » voyageur cherche-t-il l'oubli de sa défaite, la consolation de l'ingratitude humaine ou entend-il, malgré tout, faire encore parler de lui, toujours de lui ? C'est un dieu déchu qui ne se résigne pas.

Le silence, qu'on paraît faire autour de son triste nom, l'effraie, le tourmente, l'inquiète. Il devrait, pourtant, se réjouir. De mémoire d'homme, il n'a existé d'être plus malhaïssant.

Son œuvre ? Il a fait la guerre, il l'a su faire, hélas !

Pendant cinq ans, les hommes en folie ont couru à leur propre destruction, destruction méthodique, savante, certaine. La plus saine et robuste jeunesse est tombée, non « dans le silence auguste des suprêmes tragédies », comme il disait, lui, mais avec des cris affreux, sous la mitraille et le feu, dans la boue, la crasse et la pourriture.

Il a fait la guerre... qui ne l'a pas senti ? Il se croyait maintenant de disparaitre et de nous fuir la paix. Voilà justement ce qu'il ne veut pas. Jusqu'à son dernier souffle, il empoisonnera la pauvre, bien pauvre humanité. Il nous est revenu des Indes et d'Égypte plus hargneux, plus enragé que jamais. On dirait bien qu'il désire encore, pour une future et certaine gloire, de nouvelles hécatombes. Sa haine serait-elle donc infinie, inassouissable ?

Les journaux nous ont appris qu'il est allé, tout dernièrement, repailler de sa politique, de sa guerre, de sa paix — à Rome ! — dans cette petite île parfumée qu'est la Corse, où le ciel toujours franchement bleu, le soleil toujours chaud, la nature toujours variée et sauvage, invitent les hommes à vivre. Sa réception fut, paraît-il, triomphale. C'est vraiment triste.

Que la foule changeante, versatile et quelconque des villes ovationne les puissants, les maîtres et même les criminels, c'est normal, mais que des hommes vivant dans la virginité, se découvrent pieusement devant un sinistre vieillard, c'est décevant. Je ne suis, pourtant, lâché dire que dans le maquis corse des hommes ardents, généreux et indépendants se réfu-

## Gouverner, c'est faire le mal !

D'après les défenseurs de l'État, sans le pouvoir gouvernemental, les maux violents des hommes et les domineraient, tandis qu'aujourd'hui il permet aux bons de maîtriser les méchants.

Mais, en affirmant, les défenseurs de l'ordre de choses actuel décident d'avance l'indiscutabilité du principe qu'ils veulent prouver. En disant que sans le pouvoir gouvernemental les méchants domineraient les bons, ils considèrent comme démontré que les bons sont ceux qui, aujourd'hui, sont au pouvoir et les méchants sont ceux qui se soumettent. Mais c'est justement ce qu'il faudrait prouver.

Pour acquiescer au pouvoir et le conserver, il faut aimer le pouvoir. Et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais, au contraire, avec l'orgueil, la ruse, la cruauté. Sans l'exaltation de soi-même et l'humiliation d'autrui, sans l'hypocrisie et la fourberie, sans les prisons, les tortures, les exécutions, les assassinats, aucun pouvoir ne peut naître, ni se maintenir.

Dominer veut dire violenter, violenter veut dire faire ce que ne veut pas celui sur lequel est commise la violence et certes ce que ne voudrait pas supporter celui qui la commet ; par conséquent être au pouvoir veut dire faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fit, c'est-à-dire faire du mal.

Par conséquent, selon toute probabilité, ce ne sont pas les meilleurs mais les pires qui ont toujours été au pouvoir et qui y sont encore.

Léon TOLSTOÏ.

(Le Salut est en vous — page 253).

## Les Anarchistes et l'Organisation

Les éléments anarchistes ou anarchisants sont très nombreux, en France, plus nombreux qu'on ne le pense généralement chez nos adversaires et même parmi nous.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de visiter en militant les petits centres de province, là où l'arrivisme politique ou syndical n'existe pour ainsi dire pas, et se limite parfois à quelques satisfactions de fonctions ou de titres plus honorifiques que lucratives.

Dans ces petits centres, quand nous parvenons à réunir les militants de toutes tendances et à leur expliquer nos conceptions, la plupart nous disent que notre idéal est le même que le leur, qu'il nous approuvent complètement, certains même se figurent que c'était là le programme du parti socialiste ou du parti communiste.

Cela est compréhensible, surtout quand on sait que pour se mettre à la portée de leur auditoire, qui ne comprendrait pas toute leur diplomatie et leur opportunisme politiques, les orateurs en tournée de ces deux partis se cantonnent toujours sur le terrain de la critique sociale, se contentant d'exciter l'esprit de révolte, le seul qu'ils puissent faire vibrer.

Dans ces petits centres, les éléments d'avant-garde sont constitués par tous les tempéraments révoltés, lesquels, en général, ne s'embarrassent guère des distinctions et nuances qui divisent les groupements révolutionnaires des villes.

Ces tempéraments révoltés, il y en a un noyau dans chaque commune un peu importante ; il y en a — de plus individuellement éparpillés — jusqu'au fond du plus petit hameau, qui ne voient dans toutes les théories socialistes, communistes, syndicalistes, anarchistes, que l'affirmation du droit de la force, du droit de l'individu à se débarrasser de ses maîtres.

Ces milliers de révoltés, éparpillés un peu partout, seront l'élément de combat le plus énergique et le plus incorruptible dans les secousses sociales qui pourront surgir.

Ces révoltés vont, d'instinct et de cœur, aux conceptions anarchistes aussitôt qu'on peut les leur expliquer.

Pourquoi donc forment-ils le meilleur des troupes socialistes ou communistes ? Pour quoi donc les rendent-ils presque toujours groupés dans les partis qu'ils approchent le plus ?

La réponse, nous l'avons à peu près partout identique. Se sentant isolés, entourés d'éléments hostiles, conservateurs au dernier degré comme seuls savent l'être les paysans quand ils s'en mêlent, ces révoltés éprouvent plus que nous autres des villes, beaucoup plus que les camarades des grandes villes, la nécessité de chercher un milieu amical de se grouper, de ne pas se sentir seuls.

Il faut avoir vécu la vie à la campagne pour se rendre compte de l'impossibilité absolue à un ou quelques esprits d'avant-garde de tenir tête au féroce conservatisme. Le groupement est plus utile pour eux, il est indispensable.

Ainsi, devant le besoin de protection mutuelle que par communion d'idées, ces camarades vont nous adjoindre au groupement d'avant-garde le plus avancé de leur région : libre pensée, syndicat, groupe socialiste ou communiste.

Par leur organisation, les grands partis politiques ont su capter, englober tous ces éléments qui forment, je le répète, le meilleur et le plus sincère de leur mouvement. Que de fois on m'a répondu : « Vous avez raison, mais si je veux militer, faire quelque chose, il faut que j'aie un groupe comme moi, c'est le plus avancé ».

Nous n'avons pas, nous autres anarchistes, ou presque pas de groupements. Nous laissons toutes les bonnes volontés aller où elles veulent.

gient pour défendre leur vérité, vérité simple et vraie, c'est-à-dire leur existence. Ceux-là, comme tous les révoltés, souffrent réellement et sans doute méritent de la fête. Mais le vieux n'en a cure. Si la foule qui l'a acclamé à Sartine était formée de larbins, magistrats, présents et futurs fonctionnaires, peu lui importe. Ce qu'il voulait, c'était un succès bruyant. Il l'a eu ; la presse en a donné l'écho.

Il en espère d'autres plus sérieux, plus complets. C'est tout le pouvoir qu'il lui faut. Il voudrait, mieux encore, mériter de la... Mort. Hélas ! il est usé ; proche est sa fin. Avec lui, s'évanouiront bientôt toutes ses macabres illusions. Puisse sa disparition rappeler aux hommes tout le mal qu'il leur a fait ! Puisse aussi le souvenir lugubre de son œuvre éveiller la conscience humaine ! Il est temps qu'un peu de lumière se fasse dans les cerveaux.

FABRICE.

## Pour Sacco et Vanzetti Pour Cottin

Non, nos deux malheureux camarades ne seront pas électrocutés. Ils ne peuvent pas l'être. Le prolétariat de ce pays, uni aux prolétaires des autres pays, fera le nécessaire pour leur libération. Il fera les plaintes des malheureux détenus, l'écho des souffrances qu'ils endurent parvient jusqu'à nous et nous étions douloureusement.

L'inférieure mentalité des gardiens de prison et le besoin maladif de torturer qui chez certains d'entre eux confine au sadisme, trouvent amplement à se satisfaire sur des vaincus qu'un sort inique et cruel place sous la dépendance de ces brutes pour qui les concepts d'humanité n'ont aucun sens.

Voici trente mois que les lourdes portes de la prison se sont refermées sur notre courageux Cottin et qu'en expiation d'un geste qui nous apparaît comme le rachet moral du prolétariat de ce pays, notre ami languit loin de nous, privé de soins et d'affection.

Pourtant comme nous voudrions le dorloter et quelle marque d'amour nous aimerions lui prodiguer.

Il souffre là-bas et ses geôliers s'acharnent encore à le faire souffrir davantage.

Nous apprenons qu'il subit une fois de plus l'odieuse rigueur du cachot. Que pendant un mois il logera dans une « pièce » exigüe et sombre ; qu'il dormira sur la planche et ne mangera qu'un peu de pain noir chaque jour et une gamelle d'un infect rat tous les quatre jours.

Qu'on le tuera.

Personne ne résisterait à de semblables épreuves. Et Cottin est loin d'être fort physiquement. On sait que sa santé laisse plutôt à désirer.

Qu'on prenne garde.

Si Cottin mourait en prison. Si petit à petit on nous l'assassinait nous ne nous contenterions pas de protester par des articles de journaux.

Déjà nous rougissons parfois d'être en liberté et de vivre alors que lui, Cottin, se consume entre les hauts murs d'une Maison de Force. Mais nous avons l'espoir de le revoir parmi nous ; nous avons foi en la révolution qui vient et nous le rendra.

Nous assasinat nous causerait un mal atroce mais aussi nous donnerait le courage qui nous manque. Et nous sommes sûrs qu'il se trouverait des anarchistes pour approcher les puissants du jour et leur faire payer le meurtre de Cottin.

## Autorité-Liberté

Tous ceux qui souffrent — et ils sont nombreux puisque c'est l'immense majorité des hommes et des femmes — désignent la destruction du régime capitaliste.

Tous nous ouvrent pas à la disparition du Capitalisme avec la même ardeur.

Si quelques militants convaincus, énergiques et enthousiastes se donnent corps et âme à l'éducation, à la propagande et à la préparation de l'action décisive, les autres, la foule anonyme, malheureuse, tout en maugréant, courbe la tête, se soumet et attend sa libération de l'effort des premiers.

Mais néanmoins tous connaissent la malaisance du Capitalisme, de cette organisation sociale qui châtie avec la dernière rigueur une petite peccadille, un petit larcin ou un crime individuel et qui légitime, légalise, glorifie et exalte le vol organisé, c'est-à-dire le commerce et l'assassinat collectif, c'est-à-dire la guerre ; de ce régime dans lequel, quelques-uns possèdent tout, disposent de tout, jouissent de tout, et les autres ne possèdent rien, peinent toujours et ne se reposent jamais ; de cette institution où la prostitution est officiellement entretenue et organisée, les maladies contagieuses pullulent, les petits enfants meurent faute de soins et les vieillards, après une vie de labeur, sont obligés de tendre la main ou de se détruire.

Un certain nombre de ces victimes du régime actuel se sont organisées en groupements divers.

Laissons de côté les groupements qui espèrent transformer la société au moyen de réformes et occupons-nous des deux seuls organismes qui veulent détruire entièrement la société d'aujourd'hui et ses effets néfastes.

Ces deux organismes sont le Parti Communiste et l'Union Anarchiste.

L'un et l'autre travaillent pour détruire ce qui est et établir le Communisme.

Mais des différences de tactique et de principe les séparent à la fois dans leur œuvre de destruction et dans leur œuvre de reconstruction.

Les anarchistes disent : Nous vivons dans une société qui nous opprime, nous sommes les sujets d'un gouvernement de violence, arbitraire, de bon plaisir ; nous sommes courbés sous une autorité dont la puissance est la force armée et la police ; il faut supprimer tout cela sans tergiverser. Pas de paroles avec nos maîtres, pas de compromis. A la violence opposons la violence. C'est par l'illégalité que nous détruirons ce monstre d'iniquités qu'est le régime capitaliste.

Nous sommes les adversaires de toutes les fonctions inhérentes à ce régime. Nous sommes antiparlementaires, antimilitaristes.

## Avertissement à des Tortionnaires

Malgré que les hautes et sombres murailles de la geôle de Melun étouffent les cris et les plaintes des malheureux détenus, l'écho des souffrances qu'ils endurent parvient jusqu'à nous et nous étions douloureusement.

L'inférieure mentalité des gardiens de prison et le besoin maladif de torturer qui chez certains d'entre eux confine au sadisme, trouvent amplement à se satisfaire sur des vaincus qu'un sort inique et cruel place sous la dépendance de ces brutes pour qui les concepts d'humanité n'ont aucun sens.

Voici trente mois que les lourdes portes de la prison se sont refermées sur notre courageux Cottin et qu'en expiation d'un geste qui nous apparaît comme le rachet moral du prolétariat de ce pays, notre ami languit loin de nous, privé de soins et d'affection.

Pourtant comme nous voudrions le dorloter et quelle marque d'amour nous aimerions lui prodiguer.

Il souffre là-bas et ses geôliers s'acharnent encore à le faire souffrir davantage.

Nous apprenons qu'il subit une fois de plus l'odieuse rigueur du cachot. Que pendant un mois il logera dans une « pièce » exigüe et sombre ; qu'il dormira sur la planche et ne mangera qu'un peu de pain noir chaque jour et une gamelle d'un infect rat tous les quatre jours.

Qu'on le tuera.

Personne ne résisterait à de semblables épreuves. Et Cottin est loin d'être fort physiquement. On sait que sa santé laisse plutôt à désirer.

Qu'on prenne garde.

Si Cottin mourait en prison. Si petit à petit on nous l'assassinait nous ne nous contenterions pas de protester par des articles de journaux.

Déjà nous rougissons parfois d'être en liberté et de vivre alors que lui, Cottin, se consume entre les hauts murs d'une Maison de Force. Mais nous avons l'espoir de le revoir parmi nous ; nous avons foi en la révolution qui vient et nous le rendra.

Nous assasinat nous causerait un mal atroce mais aussi nous donnerait le courage qui nous manque. Et nous sommes sûrs qu'il se trouverait des anarchistes pour approcher les puissants du jour et leur faire payer le meurtre de Cottin.

## A nos Correspondants

Les camarades qui ont, pour tout ce qui CONCERNE LE JOURNAL, de l'argent à nous adresser, sont invités à utiliser le chèque-postal : Lecoïn 31.007. Les frais ne se montent qu'à 0 fr. 15 quelle que soit la somme expédiée.

Les camarades qui persisteraient à se servir des mandats-poste sont priés de les envoyer au nom de Lecoïn. Ceci pour nous éviter bien du dérangement et bien des inconvénients.

Amis, abonnez-vous

Faites-nous des abonnés



de procès d'un général de Koltchak par  
Monsieur, vous y trouverez cette conclusion :  
L'arrêt du tribunal révolutionnaire a été  
rendu au moment où nous quittons la  
Russie. Galkine a été condamné à  
une peine légère ; quelques années de  
prison. Personne ne doutait de l'innocence  
d'une grande personne et de la ren-  
trée de l'ancien lieutenant de Koltchak dans  
l'armée des Soviets.

Vous entendez bien, après quatre ans  
de régime soviétique il y a encore des tri-  
bunaux révolutionnaires qui reconnaissent  
coupables les seuls individus. Et il y a  
un droit de grâce dont je voudrais bien  
savoir qui détient le privilège ?

Le droit de grâce, n'y a-t-il pas plus  
machievélique force pour le condamné ? Si  
le Monsieur qui, par la volonté de la Con-  
stitution, détient le droit de grâce, s'est levé  
de bonne humeur, s'il a fait un bon déve-  
nir, s'il a fait un bon maître, s'il a fait  
un bon maître, s'il a fait un bon maître, s'il  
a fait un bon maître, s'il a fait un bon maître,  
l'avocat du condamné obtient facilement la  
grâce sollicitée. Si au contraire il a eu le  
jour même une scène de ménage ou une  
digestion difficile, que meure le condamné,  
même s'il est innocent.

Ce serait à moi de dire si ce n'était  
pas un triste état de choses. Mais vous aussi  
il y a des tribunaux et c'est le président Mi-  
lerand qui détient actuellement le droit  
de grâce.

Et c'est pour cet aboutissement que les  
Russes ont chassé le tsar ?  
Et puis, écoutez Loriot : le gouvernement  
soviétique a rétabli le droit de commerce.  
Alors l'argent existe toujours, la propriété  
n'est pas supprimée et le commerce va  
se continuer. Tel est le résultat de quatre  
années de pouvoir absolu du Parti commu-  
niste !

Comme c'est lamentable !  
Rétrograder la liberté du commerce, c'est  
reconnaître légal le fait de se procurer des  
marchandises à un prix très bas et de les  
revendre le plus cher possible ; c'est re-  
connaître légal le fait d'acquiescer aux be-  
soins de l'espèce humaine et de ne les jeter sur  
le marché que lorsque la hausse a atteint  
des allures extraordinaires.

Alors, vous, révolutionnaires russes, qui  
avez consacré et donné votre vie pour la  
suppression des codes, des lois et de l'au-  
torité !  
Et c'est ce système abominable, que nous  
communismes dictatoriels voudrions instaurer  
chez nous.

Renaud Jean, député de Lot-et-Garonne,  
ex libéral, renie aujourd'hui ses principes  
d'autant et est partisan de laisser la petite  
propriété à ses détenteurs actuels, et par  
conséquent de laisser également l'argent et  
la liberté du commerce, car tout se tient  
dans la liste des dérogations du commu-  
nisme intégral.

En bien, qu'ils sachent, tous ces arri-  
vistes, que nous nous dresserons en face  
d'eux, décidés à ne pas les laisser s'em-  
parer du pouvoir.

Nous combattons la Société actuelle, par-  
ce qu'elle nous impose, par la force, une  
faute de devoir à reconnaître.

Une fois abattu nous n'accepterons pas  
l'établissement d'une autre Société voulant  
nous imposer d'autres devoirs.

Nous serons logiques avec nos concep-  
tions, nous n'imposerons notre communis-  
me à personne.

La violence est nécessaire en période de  
destruction. Elle n'a plus de raison d'être  
en période de reconstruction.

La propriété est supprimée, l'argent  
n'existe plus si ce n'est la réserve commune  
pour les achats à l'extérieur pendant les  
premières années.

Pourquoi alors se servir de la Force pour  
imposer le communisme ?

La Nation, la Persuasion et l'Exemple su-  
ffiront.

Les communistes de chaque commune,  
région, etc., travailleront ensemble, échan-  
geront leurs produits ensemble, auront par  
suite de leur mise en commun beaucoup  
moins de mal et beaucoup plus de récoltes  
que les réfractaires. L'exemple convaincra  
les derniers bien autrement que la violence  
et la Répression.

Pas de parasites, ni de paresseux, pas  
de fonctionnaires, de soldats, de députés,  
de flics, d'intermédiaires.

Rien que des producteurs et des consom-  
mateurs.

Rien que des gens ayant tous leurs be-  
soins physiologiques et consacrant leurs  
moments de loisir à l'éducation intellec-  
tuelle, morale et artistique de leur indi-  
vidu.

D'un côté : dictature, violence, répres-  
sion trouvant en face la révolte des me-  
contents et des opprimés. C'est le commu-  
nisme autoritaire !

De l'autre côté : entente libre des indi-  
vidus, des communes, des régions et des na-  
tions.

Plus de haines, de guerres, de jalousies,  
de causes de misères et de souffrances.  
C'est l'Anarchie !

Comprenez travailleurs et n'hésitez pas  
à choisir !

Le bonheur n'existe pas où la liberté est  
enchaînée.

Pour être heureux, il faut être libre.  
L'anarchie assure la liberté. Venez  
à l'anarchie ! Léon ROUGET.

Les anarchistes se posent en on-  
nemis irréductibles du PRINCE  
D'AUTORITE dans le domaine so-  
cial, et de l'AUTORITE A EXER-  
CER autant que de l'AUTORITE A  
SUBIR.

Ils se refusent à OBEIR comme  
ils se refusent à DOMMAGER et  
s'ils ne veulent pas exécuter des  
ordres ils ne veulent pas davantage  
en donner.

## Le Ratichon en colère

Soucieux de la bonne renommée de son  
"honorable" corporation, et estimant que  
des qualifications divers, tels : fatigué, cor-  
beau, ratichon, sont une injure à son ga-  
rde-croix, le curé de Liancourt (Oise), vient  
d'adresser, au vaillant organe anarchiste  
d'Amiens, en la personne de son gérant,  
notre ami Bastien, un procès en diffama-  
tion. Et notre camarade répondra, le 14 oc-  
tobre, devant le tribunal de Clermont, de  
ce délit.

Impuissant à châtier par ses propres fou-  
tes, ce démocrate curé a recours à la  
justice de cette "Doulce Marianne", qui se  
doit bien d'engager un châtiment exemplaire  
aux hérétiques.

Toutefois, un procès aussi anodin risquerait  
de mettre les rieurs du côté de ce  
vaillant GERMINAL, qui gène ces étou-  
ffeurs de vérité, ces professionnels du men-  
songe et de l'hypocrisie.

Continue... brave GERMINAL, malgré les  
grosses menaces de la gent religieuse et les  
ridicules procès, si nous serions heureux  
pour la propagande, de voir dans toutes les  
grandes villes de ce pays, de vaillants Ger-  
minal faire la chasse à l'erreur aux men-  
songes aux curés et aux préjugés.

## Une réponse de Loriot

Au petit article d'Hausser, paru dans  
notre dernier numéro, Loriot répond par  
un long papier de neuf feuillets.

Notre camarade Hausser revenant cette  
semaine nous reparlerons dans le prochain  
article de l'article à Loriot.

## Les Couloirs DE LA POLICE PARISIENNE

Avant d'entamer une série d'articles sur  
cet intéressant sujet, il est grandement né-  
cessaire de donner un aperçu plus ou  
moins détaillé des différentes sortes de po-  
lices actuellement en fonctions.

Le mot générique "police" désigne in-  
distinctement les agents en uniforme et  
les "bourgeois", la sûreté générale et la  
brigade des "anarchistes".

Pour éviter toute confusion — ce qui  
serait bien dommage pour une catégorie  
de gens si utile — au capitalisme — nous  
adopterons leurs appellations et leurs clas-  
sifications.

A côté des gardiens de la paix, "la fi-  
caille" ordinaire, pédante, brutale et tra-  
cassière, se placent par rang d'importance :

La police judiciaire, la police municipale,  
ou la police des mœurs, la police des gar-  
des, la police des jeux, la police des fran-  
ches, la brigade des anarchistes, la brigade  
centrale des "bosses", les briseurs de  
manifestations, les suppôts de Jovin-  
ville et la Sûreté générale.

Ajoutons à cela les brigades diverses  
nommées et tout aussi diversement occu-  
pées à la chasse de la prime d'arrestation.

En sus : la garde républicaine, la gendar-  
merie, les gardes de square et nous arri-  
verons au total brut de :

6.000 gardiens de la paix ;  
8.000 agents de la Sûreté ;  
1.500 gendarmes ;  
4.200 gardes républicains ;

Magnifique ! Près de 20.000 mouchards !  
Quelque belle chose que la République,  
comme dit M. Leullier !

Dans une société anarchiste, cela ferait  
20.000 travailleurs et ouvriers, aussi dis-  
posés à servir le gouvernement fangeux  
actuel qu'il leur permet de tirer leur  
"flemme" sous prétexte de sécurité.

Maintenant s'ajoute encore à ce nombre  
le respectabilité au moins 10.000 mouchards  
de toutes espèces, "indicateurs",  
"amis dévoués", "commerçants pro-  
bés" et même "journalistes honorables".

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

L'homme dans ce charmant mé-  
tier par être : agent, sous-inspecteur, in-  
specteur, sous-brigadier, brigadier, inspec-  
teur principal, commissaire de district,  
sous-chef, chef-adjoint et chef de la Sûreté.

Il n'y a qu'un seul des Officiers ou l'hon-  
nabilité est estimée à sa juste valeur : c'est  
le "détective", comme on dit, ou l'ambas-  
sadeur d'un pourvoyeur de millions comme  
M. Clément Vautel ou Maurice Prax.

Enfin passons. Chacun n'ignore pas que  
ces gens sont classés par grades, états de  
services, influences, piston, etc.

## Notre Tactique

Cette étude a été écrite et éditée en bro-  
chures par des camarades russes. Nous la  
publions après le Réveil, organe libéral  
qui dirige, à Genève, notre ami Berthoni.  
Nous pensons que nos lecteurs la trouveront  
avec profit et quelle elle aidera à se faire  
une idée encore plus nette sur les choses  
de Russie.

La fin détermine les moyens, mais ne les  
justifie pas. Avant donc de dire par quels  
moyens nous croyons atteindre notre but, il  
faut expliquer en quoi il consiste et indiquer  
les obstacles dont est hérissé le rude chemin  
de sa réalisation.

Nous protestons ardemment contre l'injus-  
tice, la cruauté et la rapacité du régime ac-  
tuel. La mauvaise volonté des violents prive  
la grande majorité des hommes de la jouis-  
sance des richesses naturelles et de tous les  
biens de la vie. Ce régime est même la ca-  
pacité de jouir, dénature tous nos sentiments  
élevés, nous démolit depuis le berceau par  
la fausseté des rapports sociaux. En un mot,  
il rapetisse notre vie et nous donne une foule  
de souffrances. Non seulement les anar-  
chistes, mais tous les hommes de cœur sont  
des adversaires de ce régime. La question qui  
nous divise d'eux est simplement celle-ci :  
Comment et par quoi pense-t-on le rempla-  
cer ?

En envisageant les moyens d'action, je di-  
viserai les hommes en deux camps : les gradua-  
tistes et les non-graduatistes. Les esprits timi-  
des, préconisant le peu à peu, disent qu'on ne  
peut pas rompre d'un seul coup avec le passé,  
quoique très mauvais, mais qu'il faut aller en  
avant avec précaution, méthodiquement, re-  
jetant un peu après l'autre, réalisant une ré-  
forme après l'autre. Ils oublient que le grand  
mal subsistant toujours, il continue à engen-  
drier plus de vices que la réforme n'en sup-  
prime.

Nous — les non-graduatistes — nous disons  
qu'il faut rompre définitivement avec le passé,  
et ne rien laisser subsister de tout ce qui  
porte préjudice à l'humanité. Notre premier  
principe est donc la "révolution" jusqu'au  
bout.

Maintenant, si nous envisageons les instru-  
ments d'action, nous trouvons aussi deux  
groupes : autoritaires et anti-autoritaires —  
les premiers critiquant l'autorité actuelle,  
l'Etat capitaliste, pensent à l'emplacer par  
leur autorité, par leur gouvernement, par leur  
Etat ; les seconds, critiquant l'autorité, cher-  
chent à en détruire les bases mêmes, la dé-  
molir sous tous ses aspects, pour créer sur les  
ruines de la société mourante, la coexistence  
des hommes, la société anarchiste-commu-  
niste.

Nous cherchons à réaliser : au lieu de la  
religion, la communion pleine et libre de  
l'homme avec la nature ; au lieu de la  
propriété privée, fondement du régime capi-  
taliste, la possession communale libre, décou-  
lant de la communauté d'aspirations et de be-  
soins ; au lieu du gouvernement monarchi-  
que, démocratique ou communiste, la li-  
berté pleine et entière de chaque individu,  
groupe ou commune, l'absence de toute con-  
trainte dans leurs rapports, remplacée par la  
liberté entente.

Notre but consiste ainsi à établir dans les  
sociétés humaines : la liberté intégrale dans  
toutes ses variétés, l'égalité pour chacun et  
pour tous, la possibilité du bonheur pour tout  
individu affranchi de tous liens extérieurs —  
politiques, économiques et religieux — dans  
la libre manifestation de ses particularités.

Voilà notre but, nos aspirations ! Et notre  
résistance, nos luttes deviennent d'autant  
plus puissantes que ce but et ces aspirations  
deviennent plus larges et plus élevés.

Mais qui en empêche la réalisation, malgré  
leur correspondance intime avec les buts et  
aspirations des masses, malgré la beauté de  
nos idées reconnues par nos ennemis mêmes ?

Ce sont, avant tout, l'ignorance, la dé-  
pression morale, la passivité, l'incapacité  
complète de définir les sources du mal ac-  
tuel, l'incapacité de se représenter un avenir  
lumineux et heureux, le manque de volonté,  
la faiblesse même dans la manifestation et la  
poursuite de simples désirs. L'analyse de ces  
tristes phénomènes démontre que les causes  
profondes des ténèbres populaires sont nos  
vieux ennemis : Propriété, Autorité et Reli-  
gion. Le manque de propriété ou de moyens  
d'existence empêche le grand nombre d'ac-  
quiescer aux connaissances. L'autorité ou le  
gouvernement tue l'initiative individuelle,  
déprime et viole tout, apparaissant bien  
comme le principal défenseur de la propriété  
et de son intégrale répartition, l'instrument  
le plus puissant aux mains des possédants pour  
maintenir par la violence la masse dans l'es-  
clavage. La religion comme croyance en un  
être suprême, tue la foi en soi-même ; comme  
croyance en l'irréalité, nous éloigne de la  
réalité ; comme croyance en la rationalité ab-  
solue du monde créé par Dieu, nous amène à  
laisser tomber les bras impuissants devant le  
mal. Enfin, la croyance est l'opposé de la  
connaissance.

Nous nous les institutions de la Propriété,  
de l'Autorité et de la Religion ; nous y voyons  
la racine du mal ; nous luttons contre elles.  
Quelle est notre arme ? Comment et par quels  
moyens vaincrons-nous cette trinité ?

Notre arme principale, c'est d'abord la di-  
ffusion de nos idées par la parole et par la  
presse, et le recrutement par ce moyen du  
plus grand nombre possible d'adhérents.

Nous poursuivons ensuite le relèvement du  
niveau intellectuel et moral de ces derniers,  
le défrichage d'un vaste champ de propa-  
gande, la défense de tout ce qui est déjà con-  
quis contre les attentats de l'autorité — en  
luttant au moyen de révoltes individuelles et  
collectives, d'actes terroristes et de la propa-  
gande par l'action.

Nous devons sans cesse réveiller la pensée  
des travailleurs opprimés, nous adresser à  
leur sentiment et leur montrer toute l'horreur  
de la vie actuelle et toute la beauté de celle  
que nous préconisons. Nous devons aussi les  
amener à leur rendre le joug insupportable et  
à provoquer un désir ardent d'approcher de  
l'avenir, en le transformant dans la réalité du  
présent. La propagande apparaît comme une  
préparation pour le combat définitif entre  
deux mondes : celui qui meurt et celui qui  
naît, et dans la propagande elle-même il y a  
déjà l'élément de la lutte, l'élément de la  
révolution.

En semant partout la parole de liberté et  
de raison, en luttant partout contre la pas-  
sivité, nous avons aussi à prendre une part  
active à la lutte quotidienne des ouvriers, de-  
venant au milieu d'eux des initiateurs, des  
inspirateurs et des entraîneurs dans la lutte  
économique aussi bien que dans la lutte poli-  
tique.

Le plus important c'est l'organisation du  
proletariat ; mais cette organisation doit être  
l'œuvre du prolétariat lui-même, disait Ba-  
kounine. Et au congrès des anarchistes-com-  
munistes en 1906, nos camarades ont accepté  
la conclusion suivante : « Les ouvriers com-  
munistes ont aussi que les puissantes unions  
professionnelles, embrassant internationalement  
tous les ouvriers de telle ou telle branche, re-  
présentent en même temps les cadres du com-  
muniste à s'élaborer le régime futur. Les so-  
cial-démocrates considèrent les unions ou-  
vrières comme propres surtout à les aider  
dans la lutte politique ; mais les anarchistes  
considèrent ces unions comme les organes  
naturels de la lutte directe contre le capital  
et de la construction d'un régime nouveau —  
organes nécessaires en eux-mêmes pour leurs  
buts du travail. » En conseillant de fonder  
les unions anarchistes, le congrès recomman-  
de : « Là où existent déjà des unions d'un  
caractère neutre, les anarchistes devraient y  
entrer. »

Il serait absurde de rendre obligatoire l'en-  
trée des anarchistes dans les unions profes-  
sionnelles, mais d'autre part, nous ne voyons  
pas de raison à une divergence sérieuse en-  
tre anarchistes communistes ou syndicalistes.

Au même congrès, le camarade Korne  
paraît avoir bien défini cette question :

« Quant aux moyens d'action, nous les  
voyons changer selon le temps et les cir-  
constances. Dans un pays les anarchistes peu-  
vent préférer la lutte par le terreur, dans un  
autre le travail dans les unions profession-  
nelles, dans un troisième la propagande  
théorique dans les groupements d'idées ; tous  
ces moyens d'action ne se contredisent aucun-  
ment, mais se complètent réciproquement. »

Nous ne devons pas nous laisser absorber  
par la lutte quotidienne, mais nous en servir  
pour accentuer l'hostilité entre exploités et  
exploiteurs, entre opprimés et oppresseurs.  
Cette lutte élabore cet esprit de révolte que  
nous invoquons souvent. Mais nous ne vou-  
lons pas être seulement des révoltés ; il nous  
faut devenir des révoltés conscients qui trac-  
ent la voie directe vers le but donné : le  
communisme anarchiste à établir par la révo-  
lution.

En participant à la lutte quotidienne des  
ouvriers, nous pouvons la diriger vers la grè-  
ve générale dans une localité, dans un pays,  
dans le monde entier, et préparer nos camar-  
ades à la pensée de la nécessité inévitable  
d'un conflit entre les grévistes et les forces  
des maîtres (armée, police, milice blanche,  
etc.), à la pensée d'acheminer les grévistes vers  
la révolution. La conscience des grévistes révo-  
lutionnaires et le caractère des idées de la  
minorité agissante dans leur milieu feront de  
la grève générale une révolution sociale où  
l'émancipation s'enlèvera dans le marais des  
luttes pour le pouvoir entre partis politiques.

Kropotkine s'exprime ainsi : « La révo-  
lution sociale c'est la confiscation sociale de la  
richesse sociale par le peuple et la destruc-  
tion de tous les gouvernements. » Et c'est bien  
à cela que vise notre préparation révolution-  
naire.

Toutefois, il ne peut y avoir de passage  
subit d'un monde à l'autre, et c'est à travers  
les destructions mêmes que se préciseront et  
réaliseront les nouvelles formes d'association  
et de production. Les groupements ouvriers  
qui actuellement font en réalité tout le travail  
très varié de la production et de la répartition  
continueront à le faire et le transformeront  
sans intervention du dehors d'une bande quel-  
conque d'organismes d'en haut.

Kropotkine nous avait déjà dit que la dé-  
molition du passé doit être aussi complète et  
rapide que possible. Novomirsky ajoute à  
son tour :

« Pendant l'insurrection nous devons, à la  
première occasion favorable, procéder à l'ex-  
propriation immédiate de tous les moyens de  
production et de tous les produits de consom-  
mation et rendre le monde ouvrier le maître  
réel de toute la richesse sociale. En même  
temps, nous devons détruire tous les restes  
de l'autorité étatique et de la domination de  
classe : détruire les prisons et les postes de  
police, en détruisant les détenu, détruire tous  
les actes juridiques de la propriété privée, les  
lois, les codes, tout droit exclusif ; brûler les  
crèches — en un mot, nous devons soigneu-  
sement effacer de la face de la terre tout ce  
qui se rapporte au droit de propriété privée.

Faire sauter les casernes, les gendarmes ;  
fusiller les chefs militaires et policiers les  
plus en vue — tout cela constitue une tâche  
importante pour un peuple insurgé. Dans  
l'œuvre de destruction, nous devons être im-  
pitoyables, car la moindre faiblesse de notre  
part pourra coûter dans la suite à la classe  
ouvrière toute une mer de sang. »

La destruction accomplie — si les ouvriers  
se sont suffisamment, avant la révo-  
lution, les idées d'une libre collaboration ou  
s'ils sont entraînés vers cette collaboration  
par la minorité révolutionnaire plus ou moins  
consciente se trouvant dans leur propre mi-  
lieu — le succès de la révolution sociale peut  
être assuré.

Mais qui fera ce travail destructif ? qui  
fera l'expropriation ? Où trouver le parti qui  
dirigera tout cela ?

La première période de la révolution russe  
a démontré que le peuple lui-même, sans di-  
rection d'un parti quelconque, procède à l'ex-  
propriation des terres et des fabriques, et la  
réalise sur une échelle beaucoup plus vaste  
qu'avec l'aide de décrets gouvernementaux  
ou avec l'intervention d'un gouvernement  
"révolutionnaire" qui vient ordinairement  
beaucoup plus tard s'approprier les trophées  
de la révolution. Est-ce que l'insurrection  
était dirigée par un parti quelconque ? Est-ce  
qu'on entendait parler des bolcheviks ail-  
leurs qu'à Pétrograd ou Moscou ?

La révolution se produisit dans chaque  
village. Chaque communauté villageoise dé-  
cida dans ses assemblées ce qu'elle aurait  
à faire de la terre, et chaque village (et non  
pas un groupe d'individus, notez-le bien) ex-  
propria les terres des propriétaires fonciers  
(pomichiki) et de l'Etat. Les nids de ces as-  
servisseurs abjects — lieux de débauche sei-  
gnuriale et de honte populaire — étaient in-  
cendiés. L'inventaire agricole devenant la pro-  
priété de la communauté ou était partagé en-  
tre les paysans. Là où les aspirations commu-  
nistes villageoises n'étaient pas détruites  
par les décrets de Stolypine — toute la terre,  
les machines, le bétail et le bled devenaient  
propriété de la commune. Là où les institu-  
tions villageoises ne pouvaient pas suivre la  
marche de la révolution, elles étaient rem-  
placées par les comités agraires et autres.

Quant aux autorités de village, elles ont dis-  
paru à la première décharge d'un fusil révo-  
lutionnaire. Les institutions juridiques — tri-  
bunal de commune ou de localité — ne fonction-  
naient plus, n'ayant plus leur soutien : la  
police. La même chose dans les villes. Les ou-  
vriers travaillant dans telle ou telle fabrique,  
dépot, usine, etc., s'emparaient des lieux du  
travail, expulsant les propriétaires et les gé-  
rants. Les chemins de fer, les transports par  
terre et par eau, les mines, etc., n'étaient pas  
abandonnés par les ouvriers, mais continuaient  
à fonctionner sous la direction de comités  
révolutionnaires et, dans quelques  
cas, sous la direction d'une vieille administra-  
tion restée encore aux affaires. L'armée et la  
police, après une faible résistance, ou elles  
s'insubordinaient au peuple, ou restaient impu-  
santes dans les casernes et les postes. Les pri-  
sons étaient ouvertes par les geôliers effrayés  
devant la volonté du peuple couronné ; et les  
tribunaux de même que les autres institutions  
gouvernementales étaient mises à sac ou  
ignorées — et ont disparu sans autre.

Je crois vous avoir déjà dit que ce sont  
les besoins qui déterminent la production. Il  
faut donc avant tout fixer la somme de  
ces besoins et préciser par tranches la quo-  
tité de chaque besoin.

Comme toujours, nous partons du bas  
pour aller en haut ; nous allons de l'unité  
au nombre, du simple au composé, du

(A suivre.)

M. RAYMOND.

## Les Privilégiés LE CHAOS SOCIAL

Ce sont les favoris du sort ; ceux qui ont  
tiré le bon numéro à la loterie de la vie.  
Ce sont des ventres rebondis, des visages  
bouffis et la digestion pénible met des heures  
d'incubation.

En général ce sont des cerveaux vides, où  
la médiocrité dispute à la prétention, où  
la vanité se complète d'une inconscience  
cruelle.

Des tables parées de fleurs rares, des or-  
tans, des châteaux-Laffitte et des grucs de  
haut vol attendent leurs bourgeois ronds.  
Les tortures de la faim, les affres de la  
misère, sont pour eux des choses d'autres  
temps



pu le constater vous-mêmes, nous ne man- quons à cet égard de rien et nous avons pu même constituer d'importantes réserves. Mais, je m'aperçois que si je vous ai in- diqué de quelle façon le Comité National qui siège à Paris peut, grâce aux tableaux que lui fournissent régulièrement les Comités régionaux, être fixé sur l'état de la pro- duction et de la consommation région par région, et si je vous ai fait connaître de quelle façon les Comités régionaux peuvent, grâce aux tableaux que leur fournissent régulièrement les comités communaux, être fixés sur l'état de la production et de la consommation communale par commune, je ne vous ai pas encore dit dans quelles conditions le Comité National détermine et porte à la connaissance de chaque Comité régional la part qui lui est attribuée dans la répartition des produits destinés à la consommation et de la part qui incombe à l'exportation de ces produits eux-mêmes. Je ne vous ai pas dit, non plus, com- ment, à son tour, chaque Comité ré- gional fixe et porte à la connaissance de chaque Comité communal ce qui lui revient des produits à consommer et ce qu'il doit produire lui-même.

Je devine, dit Pierre, et c'est là encore un simple calcul. Ah ! il faut bon quan- tum est communiste de savoir faire des chiffres !

— Eh oui ! mon cher Pierre, répondit Claudet. C'est évident, il n'y a là qu'une question de chiffres, mais assez compliquée, comme tu vas le voir, si tu me permets de continuer.

— Comment donc ! si je permets ? Dites que je vous en prie.

— Tu aurais pu, puisque tu devines, ex- pliquer ça toi-même.

— Non ! Je ne suis pas sûr de m'en tirer à mon honneur. Et puis, de toutes façons, nous expliquerons cela plus tard, mieux que moi. Nous vous écouterons, ami Claudet.

— Alors, je poursuis. En principe, je le dis une fois de plus, ce sont les besoins de la consommation qui régissent la pro- duction ; mais en réalité, au début du commu- nisme, ce furent les possibilités de production qui régissent la consommation. Il est facile de dire : pour l'alimentation de la population française, il faut tant de milliers de tonnes de blé ! Si on les produit, si on peut se les procurer soit par la production intérieure, soit par les achats à l'étranger, ça va. Mais si au lieu de 2 millions de tonnes, on n'en a que 1 million, on est bien obligé de réduire de moitié la consommation de ce bien- faisant tubercule !

Donc, comme dans les commencements du régime communiste, on était obligé d'obtenir une production correspondant aux be- soins de la population, on se trouva forcé de diminuer la consommation proportion-

nellement ; ce fut le temps du système de rationnement.

Et comme il fallait pour augmenter les ressources, intensifier la production, on fut obligé de travailler ferme et de s'imposer de longues journées de travail.

Mais, je vous répète que ces mauvais jours sont passés ; prenons les choses com- me elles sont à l'heure actuelle.

Actuellement, la production a atteint et même en ce qui concerne certains produits dépasse les besoins de la consommation. Seulement, il y a en France, comme dans tous les pays du monde, des régions où le sol est plus fertile, qui bénéficient d'un meilleur climat, qui possèdent plus de res- sources, où la population est plus dense, où les cours d'eau sont plus nombreux ; bref, il y a des régions qui sont plus fa- vorisées que d'autres. Il ne serait ni juste, ni adroit que les habitants de ces régions qui jouissent d'un sol plus fertile, d'un climat plus agréable, de moyens de communication plus nombreux et d'autres avantages fussent mieux traités que les autres. Ce ne serait pas équitable et j'ajoute que ce serait maladroite, parce que ceux qui habitent les régions ingrates et qui sont les moins favorisées, d'où il résulterait que dans ces- ci la population ne tarderait pas à devenir trop dense et que les autres étant aban- données, la terre cesserait d'être culti- vée et que la Communauté serait privée de ressources que, malgré tout, ces ré- gions continuent et de la production qu'on peut y réaliser.

Le mandat du Comité National en ce qui concerne le pays tout entier, des Comités régionaux en ce qui regarde chaque Région et des Comités communaux en ce qui tou- che chaque Commune est de veiller à une équitable répartition de tous les produits et de tenir compte pour la production à ob- tenir des conditions particulières qui résul- tent de la nature, du sol, du climat et autres désavantages.

C'est pourquoi, ayant sous les yeux l'état global des besoins de la consommation et des possibilités de la production, région par région, le Comité National fixe et fait con- naître à chaque Comité régional de quel- les quantités de produits sa région peut disposer et quelle somme de production elle doit fournir.

Muni de ces indications, chaque Comité régional fait pour sa Région le même tra- vail ; il fixe et fait connaître à chaque Co- mité communal de quoi sa Commune dis- pose et ce qu'elle a à fournir.

Muni de ces indications, chaque Comité communal fait pour sa Commune le même travail : il fixe et fait connaître aux habi- tants de la Commune de quoi ils dispo- sent et ce qu'ils ont à fournir.

Sebastien FAURE.

## Littérature Communiste

Dans la *Vie Ouvrière*, le citoyen H. Ar- landis vitupère contre l'état d'esprit de cer- tains camarades après un rapide voyage en Russie. — Pas plus rapide tout de même que celui de Cachin et Frossard, n'est-ce pas Vilkins ? — Mais écoutez plutôt le délégué de la C. N. T. espagnole :

« Quand ils apprennent que des anarchistes sont en prison, qu'ils n'ont pas le droit de publier leurs journaux, ni de faire librement leur propagande, alors ils lancent l'anathème contre les bolcheviques. Et, voilà comment ils deviennent des Vilkins, par incompréhension de la période révolutionnaire, par inca- pacité créatrice, etc., parce qu'ils n'ont ja- mais été des révolutionnaires (sic). »

... Ils ne songent pas que la Révolution est une sale besogne, très dure, très ingrate où le sang coule à torrents, où la souffrance physique et morale dépasse toute imagination, où l'on commet des actes grandioses et des crimes monstrueux, où il faut combattre les ennemis déclarés et ceux, beaucoup plus nombreux, qui se présentent sous un masque. CE QUI METTENT, C'EST QUE QUELQUES-UNS D'ENTRE EUX NE SOIENT PAS ENCORE FUSILÉS ! (sic).

Vous avez bien entendu ! Garde à vous ! Si- lence dans les rangs ! Et rompez !

L'Humanité du 3 septembre raconte le pro- bème du général Galkine, un auxiliaire de Koltchak.

Ce socialiste-révolutionnaire avait ingé- nièrement : « Nous voulions organiser une armée démocratique formée de volontaires, mais nous fûmes contraints de recourir à la mobilisation et nous réunîmes environ 60.000 hommes ».

Nous avons vu par l'entrevue de Trotski que celui-ci opérait exactement de la même façon. Et dame, ça ne nous emballe pas, mais pas du tout.

Volontariat ? tant que l'on voudra : que ceux qui veulent se faire abimer la marga- lette y courent si tel est leur bon plaisir. Mais que l'on foule la paix aux autres.

Armée rouge, armée blanche, armée bleue, les troupes tricolores, nous serons inouïs à toutes les mobilisations. Tant pis pour mes-

sieurs les dictateurs et pour les citoyens gé- néraux.

M. Henri Fabre avait annoncé aux copains que si je continuais à l'attaquer, il publierait des documents compromettants qu'il pos- sède sur mon compte. Un surris d'appel, tendez avec impatience mais je ne vis rien venir.

L'autre jour seulement, à propos du mira- cle de la Marne, il avait : « Sur la foi des nouvelles — des seules nouvelles qui nous parvenaient — nous faisons un tableau horri- ble des atrocités allemandes, j'écris d'instinct un article : « Mort aux lâches ! » Il arrive parfois à un pion imbécile et agité de reprocher cet article à l'homme qui fut un des premiers à libérer sa conscience et à se dresser contre la boucherie. »

Je passe sur les mots rageurs qui vou- draient être des insultes. Imbécile ? pas plus que vous, ô intelligentissime monsieur Fa- bre. Agité ? peut-être par la lâcheté et la tra- hison de tant de pleureurs comme vous en 1914, socialistes de pacotille et pacifistes de banquets, braves en paroles et féroces de- vant la réalité, qui découvrirent les atrocités allemandes entre deux coliques, et oublièrent les atrocités marocaines, chinoises, congolaises, etc.

Pion ? hélas oui, monsieur Fabre. Tout le monde ne peut être directeur de journal et je ne voudrais pas être journaliste. Je suis pion, jusqu'au moment — qui ne saurait tarder beaucoup, rassurez-vous ! — où l'Etat me révoquera. Et alors le Journal du Peuple me célébrera comme un martyr de mes idées, un de ces martyrs dont on vit comme pour accrochés à la toison nourri- cière, une de ces victimes, prétextes à de si belles phrases ronflantes et qui permettent de vendre du papier.

Car, en vérité, vous ne faites rien, mon- sieur Fabre, vous « l'homme qui fut un des premiers à libérer sa conscience et à se des- serrer contre la boucherie » comme vous dites avec une grandiloquence cynique et comique. Mais oui, va l'homme à la conscience libérée, salement libérée que ce marchand de papier

## Le Mouvement Social en Allemagne

(Suite)

Mais il apparaît clairement aux travail- leurs que ce travail n'était pas pour eux, pour la nouvelle « Allemagne socialiste », comme l'écrivait fausement et hypocrite- ment le gouvernement social-démocrate, mais devait être pour le capitalisme verrouillé. La révolution de novembre 1918 ne fut qu'une révolution politique, les capitalistes étaient toujours restés en possession de leurs richesses, les travailleurs frémirent toujours sous le joug de l'esclavage du salaire. Ils reçurent ensuite les discours doucement su- crés de « liberté » et « égalité », accompa- gnés des armes et des sabres policiers d'un social-démocrate Noske, et ils opposèrent à l'appel du gouvernement socialiste-capitaliste : Travail ; leur propre appel : Paix, ils exercèrent leur résistance passive sur une grande échelle.

Le gouvernement fut au désespoir, mais il savait s'aider et il trouva à nouveau les travailleurs. Il fit fermer les usines dans les- quelles les travailleurs suivaient le plus dans ses conséquences cette tactique. Les tra- vailleurs furent renvoyés, et plus tard on n'embaucha que des ouvriers qui remplis- saient les conditions du gouvernement et des capitalistes.

Il en fut de même pour les ouvriers des munitions. Ils avaient eu, en mars 1919, un congrès à Erfurt. A ce congrès, les anar- chistes et syndicalistes l'emportèrent lar- gement sur les réformistes. Le syndicaliste révolutionnaire, le syndicaliste bien connu, Rudolf Rocker, lut un rapport où il deman- dait la fabrication des munitions la cessation de la fabrication des armes et munitions. La résolution qu'il proposa à l'acceptation fut adoptée à l'unanimité du congrès, au

grand dépit des réformistes, qui subirent une défaite éclatante, des communistes qui ne sont pas antimilitaristes, mais plutôt des militaristes rouges. La résolution procla- mait :

« Considérant que la libération des tra- vailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, considérant de plus que l'as- sassinat systématique des peuples et l'op- pression violente des classes populaires ne possèdent n'est possible que par la « complicité des travailleurs, la conférence d'Empire des travailleurs du matériel de guerre décide de proposer à tous les tra- vailleurs des industries de guerre de re- noncer par principe à toute fabrication « future de matériel de guerre et de pro- voquer une transformation des usines pour « la production de travail de paix. En môme temps, le congrès envoie aux prolé- taires de tous pays son salut fraternel et ex- prime l'espoir que les décisions prises « contribueront à la réalisation du socia- lisme international révolutionnaire. »

Ici, pour la première fois, en Allemagne, les principes anarchistes et antimilitaristes l'ont emporté sur les idées social-démocra- tes.

Lorsque, par suite de cette décision, les travailleurs, dans les grandes usines natio- nales, à Spandau, Erfurt, etc., agissent selon cette résolution et refusent en grande par- tie la fabrication d'armes et de munitions, le gouvernement prit la chose très simple- ment. Il déclara ne plus avoir de travail et renvoya une grande partie des ouvriers. Plus tard, on embaucha à nouveau des tra- vailleurs, mais on fit un tri et on brisa ainsi l'action unitaire des travailleurs. Malheu- reusement ceux-ci ne furent pas assez soli-



## EN ITALIE

### Les bagarres continuent

Les fascistes continuent à susciter des ba- garres, où il y a toujours de nombreuses victimes. Mais les travailleurs répondent toujours, souvent victorieusement, à leurs coups.

Nous disions la semaine dernière que les attentats étaient quotidiens dans les villes italiennes ; en effet, les journaux de cette semaine nous apprennent qu'à Modène un membre du parti populaire fut tué ; à Saint-Marco in Lant, un ouvrier tué ; à Grosseto, un ouvrier tué, plusieurs gravement blessés ; à Messine, deux camarades tués ; à Cremo- na, un fasciste tué ; à Pavia, deux camara- des tués ; à Stradella, un camarade tué ; à Corrigiola, une bombe est lancée contre le siège des fascistes et en blesse un ; à Alexandria, une véritable bataille eut lieu entre fascistes et révolutionnaires où il y eut de nombreux blessés, et certains grièvement.

Depuis le 2 septembre la grève générale du textile a été proclamée en Italie ; depuis cette date il ne se passe pas de jours sans que de graves manifestations, violentes même, ne mettent aux prises les travailleurs avec les fascistes ou les carabinieri.

### Un épisode du Fascisme

Il nous arrive d'Italie une lettre d'une mère éplorée qui nous demande d'insérer la narration d'un lâche exploit du fascisme, dont fut victime son fils, Ugo Fortunati, an- cien rédacteur à notre vaillant confrère, *Umanità* Nova.

Voici les faits : à Corrigiola, localité près de Reggio Emilia, eut lieu, le 1<sup>er</sup> mai der- nier, une expédition fasciste.

Deux camions, chargés de ces mercenai- res, arrivèrent sur la place et aussitôt une fusillade nourrie partit des camions, pen- dant qu'à peu de distance, les carabinieri assistaient impuissamment.

Résultat : deux morts, dont le camarade Francesco, et plusieurs blessés, parmi les- quels le camarade Pellegrino Mazzali qui, peu surcroît, fut arrêté et, aussitôt guéri de ses blessures, emprisonné et accusé de tenta- tive de meurtre.

Avec lui se trouve aussi incarcéré, sous la même accusation, Ugo Fortunati.

Fortunati se trouvait, par hasard, dans

Nous avisons nos camarades ainsi que journaux et revues d'avant-garde que le vaillant organe anarchiste italien *Umanità* Nova vient de disparaître.

Envoyer tout ce qui concerne le journal à l'adresse suivante : *Umanità Nova*, via Guardioli, 23, Rome.

qui ressortit son vieux stock de papier révo- lutionnaire quand il sentit venir le vent de la Révolte et de Paix. Comme il venait du papier tricolore quand la colique le tenait par trop fort. Comme il venait du papier révolutionnaire — déjà — aux temps d'avant guerre quand les barrières se figuraient sur le papier et que l'on pouvait sans trop ris- quer gueler à la Révolution.

Je vous en prie, monsieur Fabre, libérez à nouveau votre conscience et sortez vite vos petits papiers. Je serais si aise de les con- naître enfin.

Dans l'Humanité de ce jour (10 septembre) je cueille une phrase de Marcel Martinet qui m'échappe : « Précisément parce que nous sommes communistes, nous n'oublions pas que les communistes a pour sens et pour but d'élever le plus de personnalité possi- ble dans le plus grand nombre d'individus possible ».

Je veux finir sur cette belle phrase. Et, ma cher Martinet, si le communisme amène au développement de l'individu, nous sommes tous communistes.

Mais, hélas ! regardez donc autour de vous, ami.

Maurice WULIENS.

daïres et ne vivent pas assez loin pour ré- pondre par la grève générale.

Entre temps, la réaction s'attaquait de plus en plus aux travailleurs. Les associa- tions centrales réformistes et les capitalistes l'aiderent. Avec l'aide de la « communauté ouvrière » mentionnée plus haut, qui avait été fondée le 15 novembre 1918 et à laquelle appartenaient toutes les associations réfor- mistes, on constitua « la Ligue Civique ».

Celle-ci est une organisation composée d'étudiants et de bourgeois, mais en par- tie aussi d'ouvriers des associations centra- les et dont le rôle est, en temps de grève « sauvage » — et chaque grève est « sau- vage » qui n'est pas adoptée par les associa- tions réformistes, d'exécuter les travaux né- cessaires, de remplir ainsi le rôle de briseurs de grève, de faire marcher le gaz, l'eau, l'électricité, ainsi que les transports les plus nécessaires pour subvenir aux besoins ali- mentaires des grandes villes, etc. Cette « li- gue civique » entra en action dans toute grande grève, et elle est naturellement pro- tégée dans son travail par les soldats.

La révolution donna aux idées anarchistes et syndicalistes une grande impulsion.

La Fédération des anarchistes-commu- nistes allemands s'accrut, ainsi que l'organisa- tion anarcho-syndicaliste qui avait la guer- re d'appel : Union libre des syndicats allemands, et après la révolution : Union des travailleurs libres allemands, syndica- listes (F.A.U.D. syndicalistes).

Le caractère de cette organisation est très différent de celui des organisations syndica- listes, particulièrement par la forme d'orga- nisation fédéraliste dont elle est empreinte et par les idées anarchistes qui l'anime.

Tandis que l'Internationale syndica- le, d'après un de ses principes essentiels, est neutre vis-à-vis des partis politiques et à l'égard du parlementarisme, plutôt non-par- lementaire qu'anti-parlementaire, le syndi-

## LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

# Viols et Assassinats

L'interromps aujourd'hui la série des cri- mes coloniaux dont les Indo-Chinois sont les victimes, pour dénoncer, à l'indignation publique, des faits abominables qui se sont passés en Algérie et, sur lesquels la grande presse bourgeoise continue de faire le silence le plus absolu.

Voici quelques mois à peine, les neuf ad- joints indigènes de la commune mixte de Fedj-M'Zala, province de Constantine, dont on lira plus bas les signatures, adressaient au gouverneur général de l'Algérie, l'épou- vantable rapport qui suit :

« Monsieur le Gouverneur général, — « Nous soussignés, adjoints indigènes de la commune mixte de Fedj-M'Zala, avons l'honneur d'attirer votre bienveillante at- tention en vous priant de tourner vos regards vers nous, sur les atrocités commises au douar Tassaden, atrocités qui blessèrent pro- fondément nos cœurs et qui sont de nature à être condamnées par l'humanité et par tout homme de cœur.

La cause est que le dénommé Khaled Mou- lout ben Mohamed du dit douar a été con- damné par le tribunal répressif de Fedj- M'Zala à une année d'emprisonnement pour vol simple. Ce dernier a été mis en prison d'où il s'est évadé pour regagner la mon- tagne.

« A sa recherche, on envoya un détache- ment de Sénégalais avec un lieutenant qui immédiatement cerna le douar Tassaden ; accompagné de M. l'administrateur de la commune mixte, de ses délégués, de ses gou- verniers et de ses adjoints indigènes. A leur arrivée, après les recherches minutieuses, ils ne trouvèrent point le dit Moulout dans sa demeure. C'est alors que par représailles, on réunir environ 35 femmes appartenant à sa famille et à ses alliés. Parmi elles, se trouvaient des filles de 12 ans, des vieilles femmes de 70 ans, des femmes enceintes et des femmes en couche allaitant encore leurs enfants. Sous l'œil bienveillant du lieuten- ant et de l'administrateur, chaque sénéga- lais s'empara d'une femme. Toutes pleu- raient, gémissaient, se lamentaient, appe- lant au secours mais personne n'osa répon- dre à leur appel. Ce spectacle nous a meur- tri le cœur. Des jeunes filles ont été ainsi violées. Les notables, les chefs de confré- ries, les caïds ont été invités à assister à ce spectacle public et odieux (soi-disant pour les impressionner), spectacle qu'on ne vit même pas dans les siècles les plus arriérés et chez les peuples les plus sauvages. Et c'est sous l'égide de la noble et grande France qu'un crime aussi odieux a pu voir le jour !

« Les Sénégalais, continuant la série de leurs exploits, démolirent les maisons, en- levèrent le cheptel ; et ainsi des innocents dont le seul tort était d'être les voisins ou parents éloignés du bandit, ont perdu leurs biens et leur honneur. (Proverbe arabe qui dit que le voisin a payé pour le voisin, res- pectueux collectif). Un refuge a été dési- gné pour recevoir les femmes martyres qui, mises sous la surveillance directe et fatiguée des Sénégalais, furent torturées nuit et jour. Ces scènes horribles ont duré plus d'un mois... »

« Lorsque le gouverneur général, Abel lui- même, arriva, il ne changea pas un iota à ce rapport, auquel je ne change pas un iota à ce jour, car ce jour-là, nouveau venu dans les colonies, dont il ignorait tout la veille de sa nomination, il ne pouvait avoir la moindre notion de ce qu'était le régime du sabre, que subissent, depuis la conquête, les malheureux indigènes de notre Algérie.

Il donna donc, sans trop tarder, des or- dres pour qu'une enquête fût faite sur les lieux, tenant à ce que la vérité fût établie, et décida à punir sévèrement les deux cri- minels : le lieutenant Noirjean et l'admini- strateur Rigal.

Mais les bureaux blasés sur des abomina- tions de ce genre, respectueux du sabre qu'ils jugent nécessaire à l'Algérie, et de plus ennemis de toute histoire pouvant trou- bler leur quiétude et ennuoyer le public, s'empêchèrent, tout en paraissant exécuter l'ordre gubernatorial d'en annuler les effets.

Quand donc l'enquêteur, M. le Conseil- ler du gouvernement Sabatier, fut arrivé à Fedj-M'Zala, il commença par faire éloigner des lieux de l'enquête, d'autres disent par faire confier, non pas les deux accusés, mais les neuf accusateurs. Après cela, il fit comparaître devant lui, tous les indigènes qui pouvaient prétendre à leur emploi, et les pria de déposer sur ce qu'ils savaient des faits signalés par le rapport.

Ce serait peu connaître le cœur humain en général et celui de l'Arabe candidat-fon-

tionnaire en particulier, pour imaginer une autre réponse que celle qu'ils firent à l'en- quêteur Sabatier, et sur laquelle comptait fort probablement celui-ci.

« Rien de vrai dans le rapport des neuf adjoints ; ils méritent la révocation et la prison. »

Nanti de ces témoignages, M. Sabatier manda devant lui les neuf accusateurs, par- don, les neuf accusés, leur mit sous les yeux les témoignages ainsi obtenus, et par une de ces cuisantes savantes, dans lesquelles sont passés maîtres la plupart de nos fonc- tionnaires coloniaux, il obtint d'eux le dé- saveu de leur rapport.

Cela fait, il rentra très fier de son « étouf- fement » à Alger, demandant à ce que l'affaire fût classée, et les neuf adjoints indigènes sévèrement châtiés.

Et à l'heure où j'écris ces lignes, les deux sadiques, le lieutenant Noirjean et l'admini- strateur Rigal, auprès desquels le repris de justice Khaled Moulout est un petit saint, continuent de plus belle à terroriser par la cravache et le nerf de bœuf les mal- heureux indigènes de Fedj-M'Zala.

Et dire que quatre vingt mille de ces pauvres diables ont laissé leurs os sur le front, pour que ces deux scélérats puissent continuer à faire violer leurs femmes, piller leurs récoltes, razzier leurs troupeaux, et incendier leur goubri.

Or, ne l'oublions pas, pendant ce temps, par une inconcevable et immonde hypocri- sie, nous ne cessons de répéter à la tribune du Parlement comme dans la presse capi- taliste, que l'Afrique du Nord est la fille bien-aimée de la France et que ses indigènes sont les plus chers de ses enfants.

P. VIGNE D'OCTON.

## La Civilisation Supérieure

Notre camarade Vigné d'Octon, par une campagne richement documentée, apprend aux lecteurs du *Libertaire* comment, sous l'étiquette de *Liberté, Egalité et Fraternité* et au nom de la « démocratie française », on empoisonne systématiquement la race indo-chinoise.

Mais, à côté de cet empoisonnement col- lectif et officiel qui fait grandement hon- neur au pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, il y a des assassinats individuels commis par des civilisateurs.

Nous allons ici faire connaître quelques- uns de ces exploits qui ont été notés et vé- rifiés, soit par des témoins, soit par les au- teurs eux-mêmes, qui, par un sadisme su- périeur et particulièrement aux héros colonisateurs, les racontent pour se vanter.

Nous extrayons du journal de voyage d'un soldat colonial le fait suivant :

« Pendant que les « Tonkinois » se di- vertissent, à tribord quelques jonques ven- dent des fruits, des coquillages. Pour ar- river jusqu'à nous, les Annamites élèvent des grandes perches munies de poutres dans lesquelles se trouvent leurs marchan- dises. On n'a que la peine de choisir. En guise de monnaie, ceux qui se donnent le luxe de payer, déposent au fond de ces paniers les objets les plus divers : des tuyaux de pipes, des boutons de ceintures et ces mégots de cigarettes. (C'est peut-être comme ça que l'on apprend l'Annamite commerciale aux indigènes !) Parfois, his- toire de rigoler quelque chauffeur jette un seau d'eau bouillante sur l'écluse des mal- heureux. Alors, ce sont des hurlements de douleur, une fuite éperdue d'avoirs qui fait s'entrechoquer les pirogues.

Juste au-dessous de moi un Annamite, BRULE DE LA TÊTE AUX PIEDS, assom- lément fou, veut s'élancer dans la mer. Son frère, oubliant le danger, lâche les rames, l'embrigne et l'écluse se force au fond du sampan. La lutte, qui n'a pas duré deux secondes, est à peine terminée, qu'un autre seau d'eau, lancé d'une main sûre, EBOUILLE À SON TOUR LE MAL- HEUREUX. Je le vois rouler dans sa bar- que, les chairs à vif, avec des cris qui n'ont rien d'humain ! Et cela nous fait rire, cela nous semble excessivement drôle. NOUS AVONS DÉJÀ L'ÂME COLO- NIALE !

Et plus loin :

« A l'époque où je m'y trouvais (au Ton- kin), nous ne passions guère de semaine sans voir tomber quelques têtes.

De ces spectacles, je n'ai retenu qu'une chose, c'est que nous sommes plus cruels, plus barbares que les pirates eux-mêmes. Pourquoi ces raffinements vis-à-vis d'un condamné qui va mourir ? Pourquoi ces tortures physiques, processions multiples de prisonniers à travers les villages ?

NGUYEN A. Q.

catégories de travailleurs si bien qu'au milieu de 1920 on pouvait compter sur 150.000 à 200.000 membres. Entre temps, ce nombre fut de nouveau diminué, les ma- rins sont de nouveau, en partie, passés au bolchevisme ; les poursuites des antinationa- listes en Haute-Silésie y ont en même temps détruit et dispersé quelques-unes des meilleures organisations, de telle sorte que l'on peut donner avec plus de certitude les chiffres du dernier congrès. La F. A. U. D. (syndicalistes) possède un journal principal : *Der Syndikalist*, à Berlin, et encore six autres journaux qui paraissent hebdomadaire- ment, en dehors d'un journal à Düsseldorf qui paraît maintenant trois fois par semaine et sera bientôt quotidien.

La F. A. U. D. (syndicaliste) mène une action très énergique pour la réalisation des idées anarchistes. On crée dans toutes les grandes villes des commissions d'étude qui se donnent pour mission d'étudier les problèmes de la révolution sociale, particu- lièrement la continuation et l'organisation de la production et de la consommation par les travailleurs eux-mêmes, la liaison à établir entre le commerce et l'industrie sur des bases de liberté, etc... On constitue des com- missions de « culture » qui se donnent pour tâche de poursuivre l'éducation dans un esprit de liberté, de rendre l'art accessible à leurs membres et au peuple, etc... La tâche qu'entreprendent maintenant les camarades est d'éduquer, dans le sens des idées anarchistes, et d'éclairer les grandes masses qui sont entrées ces dernières années dans les organisations syndicalistes. Tous les vieux anarchistes allemands, qui étaient encore avant la guerre dans les associations centrales, sont sortis et travaillent de corps et d'âme dans le mouvement syndi- caliste. On trouve souvent des villes où, avant la révolution, il n'y avait qu'un anar- chiste. Lorsque la révolution éclata, et lors- qu'il vint devant les ouvriers, il réussit à enthousiasmer une partie considérable d'en-

tre eux pour ses idées, et on trouve mainte- nant la des organisations avec des centaines de membres. Les organisations syndicalistes se procurent elles-mêmes des auteurs anar- chistes qui font des conférences sur tous les thèmes anarchistes et syndicalistes. Ainsi les camarades Berthold, Kahn, Rudolf Rocker, A. Kettenbach, Dietz, Kater, Wind- hoff, et beaucoup d'autres, qui sont connus comme anarchistes et anarcho-syndicalistes, sont continuellement et activement au service des idées anarchistes dans les organisa- tions syndicalistes.

La Fédération des Anarchistes Commu- nistes A. à Berlin, un organe fédératif, *Der Freie Arbeiter* (Le Travailleur Libre). De plus, il y a encore à Hambourg une orga- nisation anarchiste qui est aussi représentée en Rhénanie-Westphalie et qui a son organe propre : *Alarm*. Peu après la révolution, il y eut plusieurs journaux anarchistes dans les grandes villes d'Allemagne. Dans quelques- unes de ces villes l'individualisme-anarchis- te dominait, mais il perdit par la suite son influence.

A la fin du dernier congrès de la F. A. U. D., un vieux camarade fit la pro- position suivante : les deux mouve- ments anarchiste et syndicaliste, ne doit- en constituer qu'un seul, et le journal *Der Freie Arbeiter*, qui lutte difficilement au point de vue économique, devrait être en- trepris par la F. A. U. D. (syndicaliste). Mais la majorité des camarades anarchistes s'est prononcée contre cette proposition par- ce qu'elle pensait qu'un mouvement anar- chiste autonome, en dehors de toute lutte syndicale, était nécessaire. Du fait que la majorité des anarchistes partage ce point de vue, le projet de fusion ne peut être consi- déré que comme l'expression de la pensée de quelques-uns, mais cela montre cependant combien s'accroît l'intimité des rapports entre les anarchistes et la F. A. U. D. S.

(A suivre.) Augustin SOUCHY.



